RELATION
DE LA
CONVERSION
DE
Mr. THAYER,
Miniſtre Proteſtant,
ECRITE PAR LUI-MEME.

A QUEBEC:
CHEZ LOUIS GERMAIN, No. 5,
Imprimé à la Nouvelle Imprimerie.

ON
rée à P
rable I
Mai,
Je ſ
été co
ne pui
l'évang
fait un
ricorde
mière

RELATION

DE LA

CONVERSION

DE

Mr. THAYER,

MINISTRE PROTESTANT,

Ecrite par lui-meme.

ON a annoncé dans les papiers publics la converſion d'un miniſtre proteſtant, opérée à Rome, à l'occaſion des miracles du vénérable LABRE, et ſon abjuration, faite le 25me Mai, 1783.

Je ſuis ce proteſtant converti à la foi ; j'y ai été conduit par une Providence ſpéciale que je ne puis méconnoître. Comme l'aveugle de l'évangile, miraculeuſement éclairé, je me ſuis fait un plaiſir et un devoir de publier les miſéricordes du Dieu de bonté, à qui je dois la lumière et la vie de la grace. Ma converſion a été

été publique, et mon abjuration ſolemnelle à Rome. Ayant paſſé enſuite en France, j'ai raconté mon hiſtoire, ou plutôt celle de la divine providence ſur moi, à un grand nombre de perſonnes reſpectables qui déſiroient d'en apprendre les particularités. D'ailleurs quelques amis m'ont preſſé d'en donner au public une relation abrégée pour une plus grande édification et pour la plus grande gloire de Dieu. Je me ſuis rendu à leurs raiſons et à leur autorité, et me ſuis déterminé, ſelon leur conſeil, à la mettre en Anglois et en Français, en faveur de ceux qui n'entendent que l'une de ces deux langues. Quant au Français, qui ne m'eſt pas encore bien familier, j'avoue que j'ai été obligé d'emprunter du ſecours, et de faire retoucher mon ſtyle trop incorrect.

Je ſuis né à BOSTON, d'une famille aſſez fortunée ; j'y ai été élevé dans la Religion Proteſtante, la ſeule dominante et preſque la ſeule connue dans la Nouvelle Angleterre. J'avois d'abord refuſé de faire mes études ; mais à l'âge de ſeize ans, par réflexion et par je ne ſais quel déſir d'apprendre, je le demandai moi même à mes parents : alors à force d'application, je réparai le tems perdu ; et avec le ſecours d'un bon maître, je fis des progrès aſſez rapides. Mes études étant finies, je fus fait miniſtre dans la Secte Puritaine, et j'en exerçai

çai les fonctions pendant deux ans, m'appliquant à l'écriture sainte et à la prédication : cependant je sentois une inclination secrette, à voyager ; je nourrissois ce désir, et je formai la résolution de passer en Europe pour apprendre les langues Européenes le plus en usage, et me mettre au fait de la constitution des Etats, des mœurs, des usages, des loix et du gouvernement des nations principales, afin d'acquérir par ces connoissances politiques, plus de considération dans ma patrie, et de lui être plus utile. Telles étoient mes vues humaines : je ne me doutois pas des desseins secrets de la Providence, qui me préparoit par là des avantages infiniment plus précieux. Je m'embarquai donc pour l'Europe ; j'arrivai en France, à la fin de l'année 1781, je me mis à lire les meilleurs auteurs, et à m'instruire des principes du gouvernement. J'essuyai alors une maladie ; et comme je craignois qu'elle ne devint grave, mon premier soin fut de défendre qu'on laissât approcher de moi aucun prêtre catholique, tant j'étois attaché à ma secte.

Après mon rétablissement, j'allai passer trois mois en Angleterre, appliqué, comme en France, à observer les mœurs et les usages du pays. On m'y invita à prêcher ; je le fis et l'on trouva que ma doctrine n'étoit pas conforme à celle du pays où je parlois. Je répondis

que

que je l'avois puiſée dans l'Evangile: C'eſt que les Proteſtants trouvent dans le même Evangile bien des doctrines différentes. Je revins enſuite en France, pour aller de là à Rome, toujours occupé des mêmes vues, mais bien prévenu comme on l'imagine aiſément, contre la Religion du pays et contre la nation, que l'on avoit repréſentée ſous les traits les plus odieux J'avois cependant déja conçu dans mon ſéjour en France une idée moins défavorable de la Religion Catholique et mon commerce avec les Italiens me fit revenir auſſi de mes préventions contre eux. Dans le Trajet de Marſeille à Rome nous fûmes obligés, faute de vent, de nous arrêter pluſieurs jours dans un petit port, que l'on nomme Ercolé. Le marquis d'Elmoro, viellard reſpectable, major de la place, ſans que j'euſſe aucunes recommendations auprès de lui, m'accueillit, et me traita avec une bonté et une affection paternelles: ſa maiſon, ſa table, ſa bibliothèque, tout fut à mon ſervice. Quand nous nous quittâmes, il me fit promettre d'entretenir avec lui un commerce de lettres. J'ai eu le bonheur de rencontrer par-tout des Italiens du même caractère ; et tous ceux auxquels j'ai eu à faire, m'ont témoigné le même empreſſement à m'obliger, ſur-tout dans la maiſon honnête et vertueuſe où j'ai logé à Rome, et dans laquelle je me ſuis trouvé

comme

comme au ſein de ma famille. Tant de bonté et de cordialité à l'égard d'un étranger, d'un Proteſtant connu pour tel, me touchoit et m'étonnoit tout-à-la-fois. Cette Religion, me diſois-je, n'eſt donc pas ſi inſociable, elle n'inſpire pas, comme on me l'avoit dit, des ſentiments d'averſion et d'intolérance pour ceux qui lui ſont étrangers. Je condamnois ainſi moi-même, de jour en jour les injuſtes préventions que l'on m'avoit ſuggérées contre elle, et Dieu diſpoſoit les choſes de loin, pour me conduire inſenſiblement au terme heureux où je ſuis parvenu. Dès que je fus arrivé à Rome, je n'eus rien de plus preſſé que d'aller voir ces chefs, d'œuvre fameux et ces monuments antiques, qui attirent les étrangers, entr'autres la *Rotonde* ou le *Panthéon*, temple autrefois conſacré au culte de toutes les fauſſes divinités du paganiſme, et aujourd'hui dédié à l'honneur de la ſainte Vierge et des Saints.

A la vue de ce ſuperbe édifice, je fus frappé d'une idée qui me parut grande et qui ſeroit, me diſois-je à moi-même bien propre à fournir la matière d'un beau diſcours, ſi la Religion Catholique étoit vraie ; voici, en ſubſtance, l'idée qui me vint alors à l'eſprit ; ce temple autrefois conſacré au culte des faux Dieux, devenu un temple du vrai Dieu, la Croix de Jéſus Chriſt élevée ſur les débris de toutes

les

les idoles réunies, comme pour lui faire un plus beau trophée, et de là montrée à toute la terre ; cette ville autrefois maîtresse de tout l'univers et la capitale du monde payen, devenue la capitale du monde chrétien ; voilà des monuments parlants et toujours subsistants du triomphe de J. C. *sur le fort armé*, et de l'établissement de son empire sur les ruines de l'empire du démon ; il étoit digne de faire du centre de l'idolatrie, le centre de la vraie Religion ; de la première ville du monde, la capitale de son royaume ; enfin, de cette école fameuse de tous les arts, de cette ville célèbre qui fixe tous les regards, et attire les curieux et les étrangers de toutes les parties de l'univers, l'école de la vérité et le centre commun d'union entre tous les fidèles qui croient en J. C. Alors il ne manqueroit rien à la gloire extérieure de la Religion et à la visibilité de son église, qu'il a voulu, sans doutes, mettre sous les yeux de tous les peuples ; alors elle seroit véritablement cette ville bâtie sur la montagne, exposée à la vue de toutes les nations, de manière à ne pouvoir être cachée. Cette idée me plaisoit beaucoup ; et comme j'aimois l'éloquence de la chaire, je désirois qu'elle fût vraie, pour pouvoir traiter un si beau sujet. Le premier trait de lumière auroit dû me conduire plus loin ; mais ce n'étoit

encore

encore à mes yeux, qu'une belle chimère et je la laiſſai là pour m'occuper des objets que je m'étois propoſés.

J'appris l'Italien beaucoup plus vîte et plus aiſément que le Français, et je fus bientôt en état de lire les meilleurs auteurs en cette langue. J'étudiois en même-tems, ſelon mon projet, la conſtitution et l'état actuel de Rome.

Cependant la Religion Catholique me revenoit de tems en tems à l'eſprit: quoiqu'elle n'entrât pas dans le plan d'études que je m'étois tracé; je déſirois de m'inſtruire à fond, pendant que j'étois dans cette ville, comme j'aurois voulu connoître la religion de Mahomet, ſi je m'étois trouvé à Conſtantinople ; du reſte j'étois bien éloigné de ſoupçonner que la mienne fût fauſſe, ou du moins de penſer à en embraſſer une autre; ſeulement je voulois apprendre la doctrine des Catholiques de leur propre bouche, afin de ne leur imputer que ce qu'ils diſent eux-mêmes. Je m'adreſſai, pour cela, à pluſieurs eccléſiaſtiques, et, ſelon ma coutume, de faire parler chaqu'un ſur ſa profeſſion, je les mis ſur la Religion ; mais ils avoient plus de piété que de lumières. Voyant un proteſtant décidé, ils me condamnèrent ſans m'éclairer, et nous nous quittâmes également mécontens, eux, de mon attachement à mon erreur, et moi, de leur zèle qui ne me paroiſſoit pas ſelon la

ſcience ; au reſte, je ne voulois que connoître leurs opinions et non me détromper des miennes ; Je ne ſentois pas le beſoin de m'éclairer, mais je déſirois de ſatisfaire ma curioſité ; et, graces à cette providence admirable qui faiſoit tout ſervir à mon bien, comme le deſir de voyager m'avoit amené au centre des lumières, ſans que je le ſuſſe, le deſir de m'inſtruire me conduiſit auſſi à la connoiſſance de la vérité, ſans que j'y ſongeaſſe.

Après avoir ſouvent cherché l'occaſion de m'entretenir avec un homme inſtruit, qui pût et qui voulût me mettre au fait de la doctrine Catholique, je rencontrai deux eccléſiaſtiques dans un endroit où j'avois coutume d'aller : je liai converſation avec eux, et je leur déclarai ce que j'étois et ce que je deſirois. Je penſois alors, au ſujet des Jéſuites, ce qu'en penſent tous les proteſtants ; cependant j'ajoutai que je ſerois bien aiſe de faire connoiſſance avec quelqu'un d'entreux ; je n'ignore pas, diſois-je, qu'ils ſont adroits et politiques, mais ils paſſent pour être très éclairés ; je ſaurai bien profiter de leurs lumières et me tenir en garde contre leurs ſubtilités ; c'étoit juſtement à deux Jéſuites que je parlois, ma franchiſe ne leur déplut pas ; ils m'avouerent qu'ils étoient eux-mêmes de la Société ; nous n'entreprendrons pas, me dirent ils, de vous donner, par

nous

nous mêmes, les instructions que vous desirez ; nous vous adresse ons à un fort habile homme qui est bien capable de vous satisfaire. Ils m'introduisirent, en effet, chez un de leurs confrères fort connu dans Rome, et très considéré pour sa science et pour sa vertu. Monsieur, lui dis-je, en l'abordant, il se peut que j'aie quelques fausses idées sur votre Religion, ne la connoissant que sur les rapports que m'en ont fait ses ennemis. si cela est, mon dessein est de me détromper, car je ne voudrois avoir de préjugés contre personne. N'espérez pourtant pas de me convertir ; à coup sûr vous n'y réussirai pas. Ce début un peu brusque n'empêcha pas qu'il ne me reçût avec une douceur et une affabilité qui ne pouvoient être l'effet que d'une charité véritable: il consentit à la demande que je lui fis, d'avoir avec lui des entretiens sur la Religion. Dabord il m'exposa par ordre tous les articles de la Doctrine Catholique: cette exposition dura plusieurs jours, je l'écoutai attentivement et sans l'interrompre ; mais, de retour chez moi, je ne manquois pas, chaque fois, de mettre par écrit les difficultés et les raisonnemens qui sembloient combattre chacun de ces dogmes et de ces articles. Quoiqu'il me vînt a l'esprit bien des difficultés, je ne laissai pas de remarquer cet accord merveilleux qui se trouvoit dans l'ensemble de la Religion Catholique, et d'y entrevoir

trevoir une ſageſſe qui me paroiſſoit avoir quelque choſe de divin.

Quand il eut achevé cette expoſition, je lui propoſai, à mon tour, mes difficultés et mes doutes : nous paſſâmes plus de trois mois enſemble à diſcuter tous les articles. Je me vis plus d'une fois ſans réponſe, par ce que j'apportois de la droiture dans cette diſcuſſion, et que je voulois ſincèrement m'inſtruire; et ne pas chicaner. Il me reſtoit néanmoins encore bien des nuages et des embarras que j'étois fort empreſſé d'éclaircir ; et comme cet homme reſpectable ne pouvoit me donner que quelques heures, et par intervalle, pour remplir le vide qui ſe trouvoit entre nos conférences, j'eus recours à un autre Jéſuite qui n'avoit pas moins de zèle ni moins de lumières; celui ci s'y prit avec moi, d'une manière qui m'étonna d'abord: nous n'entrerons pas en matière aujourd'hui, me dit-il, allez, recitez l'oraiſon dominicale trois fois, et revenez tel jour. Je ne pus m'empêcher de ſourire à ce début. Eh quoi! lui dis-je, je ne ſuis pas encore de votre égliſe, et vous m'impoſez déja une pénitence? Je le quittai après ce propos : cependant en revenant chez moi, je fis cette réflexion, que la prière, loin de m'égarer, ne pourroit que m'être utile, et qu'une Religion qui enſeigne à commencer par la prière l'éxamen que l'on en fait,

fait, étoit apparemment bien sûre d'elle-même: j'éxécutai donc ce qu'il m'avoit prescrit, et j'allai le trouver au jour qu'il m'avoit indiqué ; je savois déjà quelle étoit la Doctrine Catholique; il ne s'agissoit, avec lui, que d'éclaircir les différents points sur lesquelles il me restoit encore des nuages : à mesure que je lui proposois mes difficultés sur chacun de ces points, il m'indiquoit les endroits des meilleurs théologiens et controversistes, où elles étoient traitées avec étendue, et me procuroit leurs ouvrages. Je les étudiois attentivement ; cette étude me donna lieu d'examiner à fond chacun des articles contestés entre les protestants et les catholiques, et de peser les raisons que ceux-ci apportent pour prouver leurs sentiments. Je tirai encore beaucoup de secours d'un Religieux Augustin, à qui je m'adressai dans le même tems : il s'attacha à me faire distinguer ce qui est de foi parmi les Catholiques, d'avec les simples opinions que l'église permet de traiter dans les écoles, sans les adopter ni les rejeter. Cette distinction répandit du jour sur la matière, et contribua beaucoup à mettre de la netteté dans mes idées ; car les Protestants ont coutume de confondre ces deux objets, et par-là ils embrouillent tout. Il y a une parfaite unité dans le dogme, la diversité n'est que dans les opinions : en mêlant ces deux choses, ils en prennent occasion d'attribuer

tribuer à la foi ce qui ne convient qu'aux opinions libres et indifférentes.

Le soin que j'eus de consulter ainsi plusieurs docteurs, me fut doublement utile ; je profitois de leurs lumières particulières, et je fus à portée de remarquer qu'ils étoient parfaitement d'accord sur la foi, qui, en effet, doit être une, comme la vérité est une : cette uniformité de sentiments, qui, dans tous les siècles, à régné entre les Catholiques, me faisoit une vive impression, parce que je ne l'avois jamais vue parmis nous. . . . . .

J'avois eu des liaisons avec les chefs de nos sectes ; je m'étois souvent entretenu avec eux ; je connoissois bien leurs sentiments ; il n'y en avoit pas deux qui fussent d'accord sur les articles les plus essentiels : bien plus, il n'y en avoit aucun qui n'eût varié dans sa doctrine. Je me souviens qu'un de nos plus célebres prédicateurs m'en fit un jour l'aveu : quand je prêchai dans un tel endroit, me dit-il, je passai pour hétérodoxe ; je l'étois effectivement alors, j'avois des sentiments très-erronés ; mais j'ai changé depuis ce tems là ; et si je prêchois aujourd'hui, ma doctrine seroit jugée pure et exacte: au reste, ajoutoit il, cela m'est commun avec tous nos prédicateurs ; je n'en connois aucun qui n'ait varié comme moi dans ses sentiments sur la doctrine. Cet aveu ne me fit point

point impreſſion dans le tems qu'il me parloit, mais il me revint depuis à l'eſprit, et me fit naître bien des réflexions ; nouvelle preuve de ce que l'on dit ordinairement, que les bons ou mauvais principes reçus dans la jeuneſſe, produiſent tôt ou tard leur effet.

Cette inſtabilité de nos chefs dans leur doctrine, me faiſoit peine. Je voyois qu'elle étoit une ſuite inévitable du principe fondamental des Proteſtans, ſelon lequel chacun eſt le ſeul juge de ſa foi ; d'après ce principe, il n'y a aucune règle fixe de croyance ; de-là, l'éternelle contradiction des miniſtres entr'eux ; de là la fréquente variation de chacun d'eux dans ſa doctrine. J'avois eſſayé de les concilier tous, et je n'y avois trouvé d'autre moyen que de prétendre qu'il ſuffiſoit de croire en Jeſus-Chriſt et d'avoir intention d'honorer la divinité ; mais avec ce ſyſtême, qui me plaiſoit beaucoup, j'aurois réuni toutes les ſectes, même les plus oppoſées ; auſſi je me mettois, de jour en jour, plus au large, et je ne donnois point de bornes à la liberté de penſer. J'avois des amis chez les Quakres et chez les Anabaptiſtes, les Arminiens et autres ; j'aurois peu-à peu, adopté le tolérantiſme dans ſa plus grande univerſalité. Les Proteſtans ont beau dire qu'ils admettent l'Ecriture pour règle de leur foi, dès qu'ils ne reconnoiſſent aucune autorité vivante pour en fixer

fixer le sens, dès qu'ils en abandonnent l'interprétation à chaque particulier il n'y a plus moyen de les convaincre d'erreur ; et s'il plaît au Socinien, par exemple, de dire qu'il ne trouve dans l'Écriture, rien qui démontre la divinité de Jésus Christ, personne n'a droit d'exiger de lui qu'il croie ce dogme, ni de le condamner, parcequ'il le rejette. Ce principe mène encore plus loin, il conduit un homme qui raisonne juste, à l'indifférence de toutes les religions, et il renverse les fondemens du christianisme, en établissant la raison de chaque particulier, arbitre suprême de sa croyance. Cette réflexion, et mille autres qui me vinrent à l'esprit, n'eurent pas alors tout l'effet qu'elles devoient produire, mais elle me disposèrent à ouvrir, un jour les yeux à la vérité. Déja mes recherches m'avoient conduit beaucoup plus loin que je n'avois pensé. Je ne voulois d'abord que prendre une connoissance exacte de la Doctrine Catholique, et insensiblement j'en étois venu au point de n'y trouver rien que de raisonnable : je n'avois, en commençant cet examen aucun soupçon que ma secte fût fausse ; il s'en falloit bien cependant que je fusse résolu de la quitter.

Les préjugés dans lesquels j'avois été élevé, avoient encore trop d'empire sur mon esprit, et mon cœur n'étoit pas encore dispo-

sé

ſe au ſacrifice que ce changement exigeoit de moi : Je crus faire beaucoup de prendre la réſolution d'emporter avec moi, en Amérique, les meilleurs ouvrages de controverſe, compoſés par des Catholiques, et de les lire à mon retour dans ma patrie, déterminé alors à changer de religion ſi je ne pouvois répondre à leurs raiſonnemens, après y avoir bien réfléchi ; car j'avois pris le parti, quelque preuve qu'on pût m'apporter, de ne point faire mon abjuration à Rome, de peur, me diſois je à moi-même, de faire une démarche précipitée ; mais la providence, toujours attentive ſur moi, ne me permit pas d'uſer de tous ces délais, qui auroient pu m'être funeſtes : elle ménagea divers événemens qui hâtèrent le moment de ma converſion ; il me tomba entre les mains un ouvrage du Père Segnery, ſur l'Ange Gardien ; cette pieuſe croyance, que chacun de nous a un Ange tutélaire pour témoin de toutes ſes actions, n'étoit pas nouvelle pour moi : on me l'avoit inſpirée dès l'enfance, mais elle n'avoit juſqu'alors influé en rien, ou du moins très-peu, ſur ma conduite; la lecture de cet ouvrage réveilla les premières impreſſions de piété que l'on m'avoit données autrefois. Je réfléchis ſur ma vie paſſée, je me reprochai d'avoir ſi ſouvent manqué au reſpect que je devois à mon Ange-Gardien, et je formai la ré-

 ſolution

ſolution de veiller déſormais ſur moi-même pour éviter tout ce qui pourroit lui déplaire. Cette attention à m'éloigner du péché, contribua, ſans doute, à ma converſion à la foi ; c'étoit un obſtacle de moins à la grace que Dieu vouloit m'accorder. J'en étois là, lorſque la mort du vénérable LABRE, et les miracles que l'on diſoit obtenus par ſon interceſſion, commencèrent à faire du bruit dans Rome, et à devenir le ſujet de preſque toutes les converſations. Malgré les inſtructions que j'avois reçues et les lumières qu'elles m'avoient procurées, je n'étois nullement diſpoſé à croire tout ce que l'on en racontoit. De tous mes préjugés contre les catholiques, le plus enraciné étoit une incrédulité formelle à l'égard des faits miraculeux qu'ils diſent être arrivés chez eux ; j'avois été élevé dans cette perſuaſion comme tous les Proteſtants qui, bien loin d'admettre le don des miracles, le dédaignent, et prennent le parti de nier qu'il ſoit véritable ; je ne me contentois pas de nier abſolument ceux que l'on publioit alors, j'en fis un ſujet de raillerie ; je me permis, dans les cafés, des plaiſanteries très-indécentes ſur le ſerviteur de Dieu, dont la pauvreté et la malpropreté apparente me révoltoient ; et ſur cet article, j'allois beaucoup plus loin que mes amis même, Proteſtants comme moi. Cependant le nombre et le poids des

témoignages

témoignages croiſſant chaque jour, je crus que je devois examiner la choſe par moi même ; je m'entretins pluſieurs fois avec le confeſſeur du défunt, duquel j'appris une partie de ſa vie. J'allai voir quatre des perſonnes que l'on diſoit avoir été guéries miraculeuſement ; je m'aſſurai de leur état actuel et de celui dans lequel elles étoient précédemment : je m'informai du genre et de la durée de la maladie dont elles avoient été attaquées, et des circonſtances de leur guériſon opérée en un inſtant ; je recueillis les témoignages de ceux qui les connoiſſoient, et d'après toutes ces informations faites avec le plus grand ſoin, je reſtai pleinement convaincu que la réalité de chacun de ces miracles étoit mieux prouvée que ne le ſont les faits les plus avérés. Une de ces perſonnes, religieuſe au couvent de Saint APPOLLONIE, avoit un vaiſſeau rompu dans la poitrine ; depuis dixhuit mois elle étoit tombée dans une langueur qui augmentoit chaque jour : ſa foibleſſe étoit telle, qu'elle ne pouvoit ſupporter aucune nourriture ; elle invoqua le vénérable LABRE, elle prit, avec foi, une liqueur où l'on avoit trempé une de ſes reliques, et elle ſe trouva guérie dans un inſtant : le jour même elle deſcendit au chœur avec les autres religieuſes, elle mangea ſans être incommodée, et fit avec facilité, les ouvrages les plus pénibles de la maiſon.

maiſon. C'eſt ce que la ſupérieure et ſix religieuſes de la même communauté m'atteſtèrent. Je vis moi-même pluſieurs fois, la religieuſe guerie, je lui parlai et la trouvai pleine de ſanté et de force. Je ne m'en tins pas-là ; je fis viſite au médécin qui en avoit pris ſoin pendant tout le tems de ſon infirmité ; il me confirma tout ce que la communauté avoit dit à ſon ſujet ; et il ajouta qu'il étoit prêt à jurer ſur l'Evangile, que la maladie étoit naturellement incurable. Je continuai de voir la religieuſe pendant tout le reſte de mon ſéjour à Rome, c'eſt-à-dire, pendant environ quatre mois : j'éus le tems de m'aſſurer que ſa guériſon étoit conſtante ; et à mon départ je la laiſſai en parfaite ſanté. Perſuadé comme je l'étois, que les guériſons avoient quelque choſe de ſurnaturel, je ne pouvois me défendre de faire des retours ſur moi-même, et ſur le danger que je courois reſtant dans ma ſecte ; ces réflexions me mettoient dans d'étranges perplexités : il ſeroit difficile d'exprimer la ſituation violente où je me trouvai alors. La vérité ſe montroit à moi de tout côté, mais elle étoit combattue par tous les préjugés que j'avois ſucés avec le lait ; je ſentois la force des raiſons que l'on oppoſe à la Doctrine des Proteſtans ; je n'avois pas le courage de me rendre ; je voyois clairement que la vérité de l'Egliſe Romaine eſt fondée ſur des

preuves

preuves multipliées et sans réplique : je voyois que ses réponses, à tout ce que les Protestants lui reprochent, sont solides et satisfaisantes ; mais il falloit abjurer des erreurs dans lesquelles j'avois été élevé, et que j'avois moi-même prêchées aux autres ; j'étois ministre dans ma secte, et il falloit renoncer à mon état, à ma fortune : j'étois tendrement attaché à ma famille, et il falloit encourir son indignation ; des intérêts si chers me retenoient : en un mot, mon esprit étoit convaincu, mais mon cœur n'étoit pas changé. Ce fut dans ces circonstances où j'étois flottant et irrésolu, qu'on me mit entre les mains un petit livre intitulé ; " *Manifesto d'un cavaliere christiano convertito alla Religione Catholica* ;" livre qu'il seroit bon de traduire en plusieurs langues, et de répandre par tout où il y a des hérétiques. L'auteur rend compte historiquement de sa conversion, et discute brièvement tous les points controversés entre les Catholiques et les Protestans. Il place au commencement une prière qui lui fut communiquée par un Catholique, pour implorer les lumières de l'esprit-saint, que l'on ne sera pas fâché de voir ici.

" Dieu de bonté, tout puissant et éternel, Père des miséricordes, sauveur du genre humain, je vous supplie humblement par votre souveraine bonté, d'éclairer mon esprit et de toucher

toucher mon cœur, afin que par le moyen de la vraie foi, de l'eſpérance et de la charité, je vive et je meure dans la vraie Religion de Jéſus Chriſt ; je ſuis certain que, comme il n'y a qu'un ſeul Dieu, il ne peut y avoir qu'une ſeule foi, une ſeule Religion, une ſeule voie de ſalut, et que toutes les voies oppoſées à celle-ci ne peuvent conduire qu'à l'enfer. C'eſt cette foi, ô mon Dieu, que je recherche avec empreſſement, pour l'embraſſer et me ſauver. Je proteſte donc devant votre Divine Majeſté, et je jure par tous vos divins attributs, que je ſuivrai la religion que vous m'aurez fait connoître pour vraie, et que j'abandonnerai, quoi qu'il doive m'en coûter, celle où je reconnoîtrai des erreurs et de la fauſſeté. Je ne mérite pas, il eſt vrai, cette faveur ; à cauſe de la grandeur de mes péchés, dont j'ai une profonde douleur, puiſqu'ils offenſent un Dieu ſi bon, ſi grand, ſi ſaint, ſi digne d'être aimé ; mais ce que je ne mérite pas, j'eſpère l'obtenir de votre infinie miſéricorde, et je vous conjure de me l'accorder par les mérites du ſang précieux qui a été répandu pour nous, pauvres pécheurs, par votre fils unique Jéſus-Chriſt." AMEN.

J'avois, en recevant ce livre, un preſſentiment qu'il alloit me porter le dernier coup : auſſi ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je pus me déterminer à le lire ; mon ame étoit,

pour

pour ainſi dire, déchirée par deux mouvemens contraires. Quel combat, quels efforts n'eus-je pas alors à ſoutenir ! je parcourois ſur tout des yeux cette prière, ſans pouvoir me réſoudre à la dire ; je deſirois d'être éclairé, et je craignois de l'être trop ; mon intérêt temporel et mille autres motifs ſe préſentoient en foule à mon eſprit, et balançoient les ſalutaires impreſſions de la grace ; enfin l'intérêt du ſalut éternel l'emporta ; je me jettai à genoux, je m'excitai à réciter cette prière avec le plus de ſincérité qu'il me fut poſſible ; et la violente agitation de mon ame, ainſi que les combats qui venoient de s'y livrer, produiſirent une abondance de larmes ; je me mis donc à lire ce livre, qui eſt une expoſition abrégée des principales preuves, qui établiſſent la vérité de la Religion Catholique. L'enſemble de ces différentes preuves, que je n'avois vues juſqu'alors que ſéparément ; tant de traits de lumière réunis dans un foyer, me frappèrent vivement : d'ailleurs, je n'oppoſois plus à la grace les mêmes reſiſtances, Dieu parloit à mon cœur en même tems qu'il éclairoit mon eſprit, et me donnoit la force de ſurmonter les obſtacles qui m'avoient arrêté juſques-là. Je n'avois pas achevé la lecture du livre, que je m'écriai : Mon Dieu, je vous promets de me faire Catholique. Le même jour, j'annonçai ma réſolution

à la famille chez laquelle je demeurois; elle en eut beaucoup de joie, parce qu'elle avoit une piété sincère. J'allai le soir au café, où je fis part de mon changement à tous mes amis, la plupart Protestans : et pour réparer, autant qu'il étoit en moi, le scandale que j'avois donné, je défendis la sainteté du vénérable Labre, et je déclarai que j'avois plus de preuves de la vérité de ses miracles que je n'en exigerois pour quelque fait que ce fût. De plus, pour ne pas rougir de Jesus-Christ, j'invitai un grand nombre d'amis à être témoins de mon abjuration ; plusieurs plaignirent ma foiblesse, quelques-uns s'en mocquèrent ; mais Dieu, qui m'a appelé à la foi, m'a soutenu, et j'ai cette ferme confiance qu'il me soutiendra jusqu'à la mort. Je dois avouer ici qu'avant mon abjuration j'eus encore quelque tems à combattre mon imagination sur le culte de la sainte Vierge et des Saints : j'étois cependant éclairé sur cet article ; je ne doutois pas qu'il ne fût utile d'employer, auprès du fils, l'intercession de sa sainte mère, et que, loin de lui faire injure en aimant et honorant celle qu'il a aimée lui même si tendrement, c'étoit l'honorer d'avantage ; cependant mes anciennes préventions me revenoient toujours à l'esprit et me troubloient malgré moi. Le reproche d'idolatrie que j'avois entendu faire aux Catholiques, à ce sujet,

m'effrayoit

m'effrayoit encore, quoique je le cruſſe très mal fondé. Je reſſemblois à ces perſonnes qui, ayant eu dans leur enfance l'imagination fortement frappée des contes ridicules des revenans, ne peuvent même, dans l'âge mûr ſe défendre d'un frémiſſement involontaire, lorſque ces idées reviennent à leur eſprit, en dépit de la raiſon qui en rougit : il fallut me faire violence ; et quand je commençai à invoquer la ſainte Vierge, je ne le fis qu'en tremblant. Je m'adreſſai d'abord à Jéſus-Chriſt, lui proteſtant que je n'avois d'autre deſſein que de l'honorer, et que je déſirois le faire plus parfaitement, par l'entremiſe de ſa ſainte Mère, le priant de ne pas m'imputer des intentions idolâtriques que je déſavouois de toute mon ame. Enſuite m'adreſſant à la ſainte Vierge elle même : Mère tendre, lui dis-je, s'il eſt permis d'implorer votre ſecours, aidez-moi dans l'état miſérable où je ſuis ; c'eſt par vous que le Sauveur eſt venu à nous, c'eſt par vous que je déſire d'aller à lui ; les Ecritures m'apprennent que c'eſt par votre moyen que s'eſt opéré le premier miracle de la foi évangélique, dans l'ordre de la grace, (la ſanctification de S. Jean Baptiſte, et le premier dans l'ordre de la nature (le changement de l'eau en vin :) en voici un autre à faire : Ne me refuſez pas d'y employer votre crédit, je ne le mérite pas ; il y a trop

longtems que je vous méconnois ; mais je commence, quoiqu'en tremblant, à m'adreſſer à vous ; intercédez pour moi auprès de votre divin fils, " Puis revenant à Dieu :" Seigneur, ajoutai je, je vous demande vos lumières, vous avez promis d'exaucer ceux qui vous invoquent ; c'eſt de tout mon cœur que je le fais; je cherche la vérité, à quelque prix que ce ſoit : Vous en êtes témoin, ô mon Dieu ! je ne ſaurois me tromper en m'adreſſant à votre ſainte mère ; vous ſeriez vous même la cauſe de mon erreur." La confiance et la tranquillité furent le fruit de cette prière : depuis ce tems, j'ai toujours recouru à la ſainte Vierge, et je ſuis ſûr d'avoir obtenu et reçu des graces par ſon interceſſion ; la reconnoiſſance m'oblige de faire cet aveu, je cherche à entrer dans toutes les intentions qui tendent à l'honorer ; je me ſuis engagé, et je travaille à étendre ſon culte en tout ce qui peut dépendre de moi. Il ſe préſente ici une réflexion bien naturelle ; Dieu peut-il permettre qu'un homme ſe trompe dans le choix d'une Religion, quand, après une vigilance exacte ſur ſa conduite, après des prières ferventes, après des recherches longues et laborieuſes, il s'eſt déterminé à l'embraſſer au dépens de tout ce qu'il a de plus cher au monde, famille, état, fortune, réputation ? Si cette religion étoit fauſſe, ne pourroit-il pas dire à

Dieu,

Dieu, avec un célèbre théologien : Seigneur, c'eſt vous qui m'avez trompé. Cette reflexion acquerra un nouveau degré de force, ſi j'ajoute le prodigieux changement qui s'eſt fait en moi depuis ma converſion ; j'héſite à le publier ; mais il me ſemble que je dois le faire, pour glorifier la divine miſéricorde et pour rendre hommage à la Religion Catholique, que j'ai maintenant le bonheur de profeſſer. Que mon état eſt différent de celui où j'étois auparavant ! mes penſées mes goûts, mes deſſeins, tout eſt changé ; je ne me reconnois plus moi-même : dès que j'eus pris mon parti, je renonçai aux études profanes qui m'avoient occupé juſques-là ; je laiſſai mes livres à demi lus ; je me défis de ceux qui étoient à moi ; depuis ce tems, les paſſions n'ont eu que peu d'empire ſur moi ; mes projets d'ambition et d'établiſſement dans le monde m'ont quitté entièrement ; je n'y prétends plus rien : je n'ai plus de plaiſir que dans les choſes de Dieu ; je ſens au fond de mon cœur une paix que je n'avois jamais connue. Ce n'eſt plus, comme auparavant, la trompeuſe ſécurité d'une conſcience aſſoupie qui préſume de la miſéricorde de Dieu, et qui ne voit pas le danger auquel elle eſt expoſée ; c'eſt la douce confiance d'un fils qui ſe retrouve dans les bras de ſon père, et qui a lieu d'eſpérer que rien ne pourra l'en arracher, malgré les périls qui l'environnent.

vironnent. Oui cette Religion eſt faite pour le cœur : quelque ſolides, quelque fortes que ſoient les preuves qui m'ont convaincu qu'elle eſt la véritable Religion de Jéſus-Chriſt, le contentement, la joie pure qui l'accompagne, eſt pour moi une autre eſpece de preuve qui n'eſt pas moins perſuaſive. Les vérités que j'ai eu le plus de peine à croire, ſont celles qui me donnent aujourd'hui le plus de conſolation. Le myſtère de l'Euchariſtie, qui m'avoit paru ſi incroyable, eſt devenu pour moi une ſource intariſſable de délices ſpirituelles. La confeſſion, que j'avois regardée comme un joug inſurmontable, me ſemble infiniment douce par la tranquillité qu'elle produit dans mon ame, Ah! ſi les hérétiques et les incredules pouvoient ſentir les douceurs que l'on goûte aux pieds des autels, ils ceſſeroient bientôt de l'être ! Que ne puis je me faire entendre à tous! je leur crierois: Goûtez et voyez, par votre propre expérience, combien le Seigneur eſt doux, combien il eſt bon pour ceux qui le ſervent dans la ſainte ſocéité qu'il a formée lui même et qu'il vivifie par ſon eſprit. Voilà le déſir dominant ; l'unique déſir de mon cœur, celui d'étendre, autant que je le pourrai, l'Empire de la véritable foi, qui fait maintenant mon bonheur ; je n'ambitionne rien de plus, c'eſt pour cela que je déſire de retourner dans mon pays, eſpérant d'y

d'y être, malgré mon indignité, l'inſtrument de la converſion de mes compatriotes ; et telle eſt la conviction où je ſuis de la vérité de l'égliſe Romaine, et ma reconnoiſſance de la grace ſignalée que Dieu m'a faite de m'appeler à la vraie foi, que je la ſcellerois de mon ſang, ſi Dieu m'accordoit cette grace ; je ne doute pas qu'il ne m'en donnât la force. Je conjure ceux qui liront cet écrit, de prier avec ferveur le père des lumières et le Dieu des miſéricordes, d'accomplir ſes volontés ſur ſon ſerviteur, d'ouvrir un accès facile à la foi dans mon pays, de la faire germer et fructifier dans un pays, où elle n'a jamais été profeſſée. Peut-être (je m'arrete avec plaiſir à cette penſée conſolante) peut-être celui qui établit les empires et les détruit à ſon gré, qui fait tout pour ſes élus et pour l'intérêt de ſon Egliſe, n'a-t-il permis et conduit à une fin glorieuſe l'étonnante révolution (1) dont nous venons d'être les témoins, que pour accomplir quelque grand deſſein, et une révolution bien plus heureuſe encore dans l'ordre de la grace ainſi ſoit-il.

LETTRE

(1) L'indépendance des treize états de l'Amérique Septentrionale.

LETTRE.

Où l'on rapporte ce que MR. THAYER *a fait de plus remarquable depuis ſon départ de Rome pour Paris, juſqu'à ſon embarquement pour Boſton, et depuis ſon arrivée dans cette ville, juſqu'à preſent.*

A PARIS, ce 28 *Septembre*, 1790.

MONSIEUR,

VOUS me demandez un détail de la vie qu'a mené en France, MR. THAYER, depuis ſon retour de Rome, en 1783. Il m'eſt aiſé de vous ſatisfaire, vous et beaucoup d'autres perſonnes qui m'ont témoigné le même deſir. Je vais le prendre au moment où finit ſa relation : ce ſera l'hiſtoire ſuivie de ce cher néophyte juſqu'au tems préſent, en attendant qu'il plaiſe à Dieu de nous faire connoître de plus en plus ſes deſſeins ſur lui, et d'ajouter aux merveilles de ſa grace, que vous connoiſſez deja, les nouveaux traits de prédilection qu'il lui réſerve dans ſes tréſors ; car s'il eſt permis d'augurer pour l'avenir, d'après ce que le doigt de Dieu a pris plaiſir à operer ſur lui depuis cinq ans, nous avons tout lieu de préſumer qu'il veut faire par lui de grandes choſes.

Après

Aprés ſa converſion, une voix intérieure lui dit, comme a celui que notre Seigneur venoit de tirer de la puiſſance du démon, ſelon ce qui eſt rapporté en S. Marc. (1): ſentiment qu'il a toujours conſervé dans ſon cœur, et qui a dirigé toutes ſes démarches depuis qu'il a quitté l'Italie. De retour en France, où il avoit déja paſſé quelques mois étant miniſtre, il chercha une maiſon ou il pût étudier la Religion Catholique, en homme qui veut non-ſeulement en faire profeſſion, mais l'enſeigner aux autres. Il entra d'abord au collége de navarre à Paris. Son extérieur étoit celui de la ſimplicité, pour ne pas dire celui de la pauvreté ; vertu qu'il eſtime et qu'il chérit autant qu'il la dédaignoit auparavant, depuis qu'il a viſité le tombeau du grand ſerviteur de Dieu Benoit-Joſeph LABRE. C'étoit une choſe trop nouvelle aux yeux de tous les écoliers, dans un étranger ſur tout qui avoit déja fait beaucoup parler de lui, pour ne le pas faire remarquer et montrer au doigt. Du moment de ſon entrée, tout le monde eut les regards tournés ſur lui. Comme la piété eſt en honneur dans cette maiſon, l'une des meilleures écoles de Paris, on fut bientôt édifié de la religion et de la modeſtie

(1.) Vade in domum tuam ad tuos, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit, et miſertus ſit tui, Marc. 5, 19.

deſtie avec laquelle on le vit aſſiſter à tous les exercices. La ſurpriſe augmenta et alla juſqu'a l'admiration, lorſqu'après l'avoir vu très-ſobre au réfectoire, on s'apperçut qu'il approchoit tous les jours de la ſainte table, et qu'il avoit autant de faim du pain de vie, qu'il montroit d'indifférence pour la nourriture du corps.

Sa douceur, ſon affabilité, les petits traits d'hiſtoire et l'humeur enjouée dont il ſavoit aſſaiſonner les entretiens dans les récréations communes, lui eurent bientôt gagné tous les cœurs et fait pluſieurs amis. Il l'obtint permiſſion de ſe retirer avec eux dans un jardin voiſin du college, pour paſſer celles de l'après-diner et s'y entretenir de Dieu : pendant celles du ſoir, il les raſſembloit dans ſa chambre, une des plus petites et des moins commodes de la maiſon. C'étoit l'image de la cellule du prophête Eliſée ; un lit, une table, une chaiſe, une malle, y laiſſoient à peine aſſez d'eſpace pour reunir cinq ou ſix jeunes gens ; ils s'y rangeoient comme ils pouvoient ; on étoit convenu avec lui que chacun s'y trouveroit à ſon tour, afin de s'édifier mutuellement. Dès qu'on étoit entré, avant d'ouvrir la converſation, on ſe mettoit à genoux pour dire un *Pater* et un *Ave*. C'étoit toujours au profit de la piété qu'on s'entretenoit, comme il arrive dans toute ſociété dont l'ame

Dieu eſt l'ame et le centre. Chacun fourniſſoit ſon hiſtoire; elle rouloit ordinairement ſur quelque trait d'édification. Loin que la gaieté fut bannie de ce cercle formé par la vraie amitié, celle des ames pures et innocentes, il n'étoit pas permis d'y être toujours ſérieux, encore moins triſte et rêveur.

Mr. Thayer avoit toujours auprès de lui un crucifix qu'il aimoit à contempler ſouvent. La ſageſſe de ſon maintien, et je ne ſais quoi dans ſes regards, dans ſon ton, dans toute ſa perſonne qui annonçoit un recueillement habituel de l'eſprit et du cœur, faiſoit connoître à tous ceux qui l'approchoient que cette image étoit mieux gravée dans ſon ame que devant ſes yeux. Cet inſtrument du ſalut, qu'il a apporté de Rome, lui eſt d'autant plus cher et plus précieux, que N. S. P le Pape y a attaché de grandes indulgences. Ce n'eſt pas le ſeul don qu'il ait reçu de ſa Sainteté; car je ne veux pas vous laiſſer ignorer ce que ſa modeſtie lui a fait taire dans ſa relation, qu'elle l'a honoré de pluſieurs audiences; et qu'outre les graces ſpirituelles qu'elle voulut bien lui accorder, elle lui fit préſent de la nouvelle médaille ſur laquelle elle avoit fait graver ſon portrait. J'ai ſu d'ailleurs, et j'ai reconnu par différentes lettres de Rome, que pluſieurs de nos ſeigneurs les cardinaux lui avoient fait tout l'accueil que la ver-

tu dans les grands ne manque jamais de faire à la vertu

Je reviens à sa conduite au college de Navarre. Depuis quelque tems les exercices d'une confrérie de la sainte Vierge y étoient interrompus. Il ne tarda pas à les faire revivre au grand contentement de tous ceux qui la fréquentoient. On ne s'assembloit jamais sans qu'il fit une espece de courte exhortation, tantôt sur un sujet tantôt sur un autre. Quoiqu'il s'exprimât avec beaucoup dedifficulté, ne sachant presque pas la langue française, on l'écoutoit toujours avec un nouveau plaisir, tant la sainteté est une belle langue dans ceux même qui savent à peine parler. Le désir de gagner des ames a Dieu étoit sa grande passion Son caractère naturellement liant, (quoiqu'au premier aspect il semble assez peu ouvert,) lui eut bientôt attaché plusieurs écoliers du college. On le respectoit autant qu'on l'aimoit. Dans le dessein d'en attirer à Dieu plusieurs, en se les attachant par ses services, il sollicita quelque fois en faveur de ceux qui avoient indisposé leur professeur, et qui avoient mérité quelque punition. Ordinairement il obtenoit grace ; plus d'une fois les coupables en abusèrent. C'étoit en pareille circonstance sur tout qu'il faisoit admirer sa patience et sa charité Il savoit alors tirer le bien du mal, et changer les ingrats en amis vraiment sensibles

et

et reconnoiſſans. Ceux qui avoient commencé par tromper ſon bon cœur et le jouer, finiſſoient par rougir de leur ſupercherie. Jamais on ne l'a vu donner les plus petits ſignes d'impatience. Tous en un mot, les maîtres comme les écoliers, portoient leur eſtime pour lui juſqu'à la vénération, et le regardoient comme un modèle de toutes les vertus

Au bout de quelques mois, mon ſeigneur l'Archévêque de Paris lui accorda ſa penſion aux nouveaux convertis. Il ne pouvoit trouver plus de lumières ni plus d'excellens conſeils que dans le ſupérieur infiniment reſpectable, qui eſt à la tête de cette maiſon (1) ; mais il penſoit à entrer dans la carriere eccléſiaſtique, et il vouloit ſe diſpoſer, au ſaints ordres. On lui fit obſerver, et il fut le premier à le comprendre qu'il ne pouvoit bien s'y préparer qu'en ſe placant dans un ſéminaire pour y ſuivre pendant quelques années les exercices, et y apprendre, avec la ſcience eccléſiaſtique, le langage de la piété ſacerdotale et de la théologie : entrepriſe qui eut enlevé ſon ſupérieur, preſque tout entier, à ſes grandes occupations ; tant à celles du Cabinet qu'à celles du gouvernement de ſa maiſon. La divine providence, qui tenoit à Mr.

(1) M. Guérin du Rocher, auteur du ſavant ouvrage qui a pour titre : *Hiſtoire véritable des tems fabuleux.* &c.

Mr. Thayer lieu de père, de mère, et de frére, seconda ſes beſoins tout à propos. Elle lui avoit déja fait trouver tout cela au college de Navarre et à la communauté des Nouveau Convertis. Combien de ſéminaires ſe feroient diſputés d'avantage de devenir ſa maiſon paternelle ! Mr. l'Evêque de Sarlat ſe trouvoit alors à Paris. Ce Prélat l'ayant rencontré au Calvaire pendant l'exaltation de la ſainte croix, en Septembre 1784, après un long entretien avec lui, fut d'avis qu'il ne tardât point à entrer dans un ſéminaire. Il en conféra avec Mr. l'Archevêque de Paris et Mr. le Nonce, qui furent du même ſentiment. Le petit ſéminaire de Saint Sulpice lui fut déſigné pour ſa nouvelle demeure. Dès que les intentions de Mr. l'Archevêque m'eurent été ſignifiées, je m'eſtimis trop heureux de poſſéder pour quelques années un ſujet ſi précieux à l'Egliſe. Il me tardoit de recevoir Mr. Thayer dans notre maiſon. Il y entra le 18 Octobre de la même année 1784. Je craignois beaucoup que notre genre de vie ne convînt nullement ni à ſon géni actif, ni à ſon tempéramment accoutumé depuis tant d'années à prendre beaucoup d'exercice. Il lui en coûta pendant quelque tems pour s'aſſujettir à la règle de la maiſon ; mais les violences qu'il eut à ſe faire, pour s'y conformer, donnerent à ſa vie de retraite un nouveau

veau mérite. Il se l'imposa lui même, et comme une gêne qui lui servoit à expier ses égarements, et comme une préparation nécessaire aux saints ordres. Si pour des raisons particulières il étoit obligé d'y déroger quelque fois, ce n'étoit jamais sans permission. Durant tout le tems qu'il a été au séminaire, personne n'a paru plus fidèle à en observer toutes les pratiques, ni plus obéissant aux volontés de ses supérieurs ; personne aussi ne s'y est montré plus charitable envers ses frères. Se regardant comme le dernier de tous, et pour me servir de l'expression de Saint Paul, comme un avorton dans la communauté, il aimoit à servir les autres. Se levant tous les jours à quatre heures et demi, il a toujours voulu s'acquitter de la charge de *reveilleur* c'est à-dire, porter de la lumière au moment du lever dans les chambres ; fonctions qui fut d'autant plus pénible pour lui, que jamais il ne consentit à y mettre en hiver le plus petit adoucissement. Je ne pus, lors de son entrée au séminaire, lui faire accepter une chambre à cheminée Dans l'hiver il étudioit sans feu. Il n'est gueres possible de porter plus loin que lui la vertu de pauvreté : elle n'a jamais été jusqu'à la malpropreté ; mais tout au plus a-t-il consenti à ne pas manquer du plus rigoureux nécessaire. Tout les Vendredis de l'année ont été pour lui jour de jeûne ; une

source

soupe avec du pain et de l'eau, c'étoit tout son repas, et il a toujours servi ces jours là au réfectoire pendaint le diner et le souper. Il n'a jamais interrompu la pratique de la communion quotidienne qu'il avoit apportée de Rome. Cent et cent fois on a eu lieu d'admirer combien il étoit touché de la grace que Dieu lui avoit faite en le rappellant à la fois de ses pères. Je bénis le Seigneur et le bénirai toute ma vie, de ce qu'il a daigné choisir notre séminaire pour préparer au service de son église, cette lampe vraiment ardente et luisante. Avant de porter au loin la lumière, il a brillé ici par ses œuvres. C'est une sorte de mission domestique et cachée, qui a produit beaucoup de fruits que Dieu seul connoît; car je ne puis vous dire tout.

Le tems des vacances, il l'à employé à faire trois sortes de voyages ou pélérinages. A la fin de la première année, il alla passer cinq ou six semaines à la Trappe. y vivans comme les religieux. Il vouloit faire le voyage en mendiant. Il me demanda mon avis ; je ne crus pas devoir le lui permettre. Je lui fis remarquer que cette conduite, qui, dans d'autres tems auroit pû être fort louable, ne le seroit pas aujourd'hui, et auroit même plus d'un danger. Il se rendit à mes raisons, et n'insista point : mais sans mendier il n'en observa pas moins la pau-

vreté

vreté évangélique, et conserva de cette vertu tout ce qu'il en pouvoit retenir, hors l'état de mendicité.

Dans toutes ces courses, il marchoit toujours seul, pour méditer et prier en voyageant. Jamais il n'a manqué en route de communier.

Plusieurs fois on lui a refusé la communion, le prenant pour un aventurier. Il se contentoit alors de prolonger son oraison et sa marche, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un village où l'on voulût bien lui accorder le pain sacré qui faisoit son principal délassement; car il a fait tous ses voyages à pied. Passant dans la Normandie, il se présenta dans un Couvent de la campagne, occupé par des saintes Religieuses; il espéroit une réception un peu différente de celle qu'on lui fit. Il leur témoigna desirer d'y entendre la sainte messe et communier, la crainte de faire une indiscrétion, les détermina à le refuser avec toute l'honnêteté qu'inspire la vertu; mais aussi avec toute la fermeté qu'exige la prudence. Non que notre voyageur se rendît importun par ses instances; mais enfin il supplia plusieurs fois avec sa douceur et sa patience ordinaire On ne crût pas devoir se rendre à ses desirs. Ce fut une petite épreuve qui n'altéra nullement la tranquillité de son ame. Il fut obligé de faire plusieurs lieues pour trouver enfin ce qu'il souhaitoit.

haitoit. Il étoit fort tard quand il eut le bonheur d'arriver à une paroiſſe où il y avoit encore une meſſe à dire, il l'entendit et y communia. Cinq ou ſix mois après, les Dames qui l'avoient refuſé, ayant ſu quel étoit celui à qui elles avoient fait cet accueil, en furent très-affligées ; et après s'être informées de ſa demeure, elle lui écrivirent une lettre d'excuſe et de regret qui ne reſpiroit que charité.

Pendant les vacances de la ſeconde année, il fit quelques pélérinages, entr'autres celui d'Amette, patrie du vénérable LABRE, dans la maiſon de qui il a logé quelques jours.

C'eſt à ſa troiſième année de ſéminaire, qu'en vertu des lettres dimiſſoriales venues de Rome, qui donnoient pouvoir à M. l'Archev. de Paris de l'ordonner, *ſous le titre de la Miſſion de l'Amérique Septentrionale, ou des nouveaux Etats Unis*, il reçut les ordres ſacrés. Il fut ordonné prêtre, la veille de la Trinité ; et le lendemain, il chanta ſolemnellement la grand, meſſe de paroiſſe dans l'égliſe de Saint Sulpice. Ce fut un ſpectacle ſinguliérement attendriſſant pour les fidéles qui y aſſiſtèrent, et qu'une pieuſe curioſité y avoit attirés en grand nombre.

Peu de tems aprés avoir reçu la prêtriſe, il fit le voyage de Londres, ſoit pour y prendre les connoiſſances qu'il jugeoit néceſſaire avant d'en venir à l'exécution de ſon projet, ſoit pour

y

y faire l'eſſai du zèle qu'il lui tardoit d'exercer dans le lieu de ſa miſſion. Il n'y demeura pas tout à fait trois mois ; et en ſi peu de tems, il eut la conſolation de recevoir onze abjurations. Ce ne fut pas le ſeul fruit de ſon ſéjour en cette ville ; il y procura l'établiſſement de deux écoles en faveur des enfants des deux ſexes qui manquoient de ſecours pour être inſtruits de la Religion Catholique.

De retour à Paris, en Novembre, 1787, il reprit au ſéminaire ſon premier plan de vie, avec cette différence ſeulement, que, de tems en tems, il alloit exercer en ville, dans les maiſons Angloiſes et Irlandoiſes, le miniſtère du ſalut des ames. Un grand nombre s'adreſſoit à lui, pour la confeſſion, au ſéminaire des Irlandois. Il avoit quitté Londres, d'après une lettre qui lui donnoit avis de ſe tenir prêt à partir pour l'Amérique, dès qu'il auroit reçu des nouvelles de Mr. Carolle, Vicaire Apoſtolique dans les Etats Unis. Ce digne miſſionnaire, aujourd'hui conſacré Evêque de Baltimore, étoit auſſi empreſſé de le voir auprès de lui, qu'il l'étoit lui-même de s'y rendre.

Pluſieurs mois ſe paſſérent ſans que les nouvelles arrivaſſent. Mr. Thayer ne ſavoit à qui attribuer ce retard. Tout l'hiver s'étant écoulé ſans qu'il vît rien arriver d'Amérique, il ſe ſentit porté à faire un ſecond Voyage à

Londres, bien réſolu de paſſer en France pour s'embarquer au premier mot du Vicaire Apoſtolique. Celui-ci, je ne ſais par quel mal entendu, n'écrivoit point, croyant que le départ de Mr. Thayer ne tenoit plus qu'à une nouvelle lettre de Rome, qu'il ne lui falloit pas, puiſqu'il étoit muni depuis long-tems des pouvoirs qui lui étoient néceſſaires. Ce délai l'a fait demeurer à Londres toute une année. Il n'eſt revenu à Paris que le 18 Juin, 1789.

Vous lirez avec plaiſir le détail de ſa vie et de ſes travaux pendant ſon ſecond ſéjour à Londres. Il y logea d'abord dans un des meilleurs quartiers ; mais ſon amour pour les pauvres lui fit bientôt choiſir un des cantons de la ville habités par ceux qui avoient le plus beſoin de ſecours temporels et ſpirituels, et où ſe retirent les mendians. C'eſt la partie de Londres qui s'appelle Borought of (Fauxbourg de Southwark.) Son premier ſoin fut d'y raſſembler les enfants, qu'il trouva fort ignorans. Les Catholiques y ſont en aſſez grand nombre ; il en devint comme le Curé. Tous les Dimanches et Fêtes ils ſe rendoient dans un endroit qui, par ſa ſituation, ſa ſimplicité, ſon obſcurité, rappeloit aſſez le ſouvenir des lieux ſouterrains où ſe réuniſſoient les fidèles au premier âge de l'Egliſe. C'étoit autrefois une manufacture

nufacture d'épingles: les Catholiques aisés de l'endroit la firent préparer, à frais communs, pour en faire leur église ; et ce fut le lieu principal où Mr. Thayer exerça le Ministère Apostolique. l'Assemblée étoit composée ordinairement de deux cents cinquante. Il y célébroit la sainte messe et les vêpres, prêchoit et instruisoit deux fois le jour, et quelque fois plus. Trois jours de la semaine étoient destinés à la confession. Il lui est arrivé souvent d'être encore au confessional à onze heures du soir. La douceur et l'affabilité dont il accompagnoit son zèle, sa patience infatigable, son ardent amour pour Dieu et sa tendre charité pour tous, lui eurent bientôt gagné des pénitens en grand nombre. La plus part étoient de pauvres Irlandois. Le zèle du pasteur se communiquoit tellement à ses brebis, que, chaque jour, celles-ci en amenoient de nouvelles. *Allez allez voir* Mr Thayer, disoient les pécheurs ou les hérétiques qu'il avoit convertis, à tous ceux dont ils vouloient procurer le retour à Dieu ; *vous ne l'aurez pas vu et entendu une fois, que vous l'aimerez comme votre père, et le respecterez comme un Ange venu du ciel.* Le changement qu'il a opéré dans la croyance et dans les mœurs d'un grand nombre, par ses exhortations, soit publiques, soit privées tient vraiment du prodige. Il a eu la consolation de

ramener

ramener trente-ſix hérétiques dans le ſein de l'Egliſe. Et combien de converſions qui, ſans être conſommées, étoient bien avancées lorſqu'il a quitté Londres ?

Un vrai Apôtre eſt toujours un modèle de pénitence. Mr. Thayer étoit trop convaincu de cette vérité pour n'en pas faire la règle de ſa conduite. Son logement étoit l'image de la pauvreté : jamais il n'y uſa de feu dans tout l'hiver, le plus rude cependant qu'en ait éprouvé depuis pluſieurs ſiècles. Sa nourriture répondoit à tout le reſte : du pain et de l'eau, avec un peu de légumes, étoit ſon repas ordinaire. Lorſqu'on lui témoignoit de la ſurpriſe ſur la vie dure qu'il menoit, ou qu'on lui faiſoit, à cet égard, quelque repréſentation, ſa réponſe étoit: " Que voulez-vous ? nous ne ſommes pas meilleurs que notre maître." il s'étoit fait une loi de n'accepter aucune invitation à dîner où à ſouper en ville. Il n'y dérogea pas une ſeule fois. Une des raiſons qu'il alleguoit lorſque les perſonnes opulentes l'invitoient, étoit la crainte de perdre du tems, qu'il étoit jaloux de conſacrer à la gloire de Dieu et au ſervice du prochain. Jamais perſonne n'a été plus avare de ſes moments, (mille fois j'avois eu lieu de m'en appercevoir au ſéminaire.) Il partageoit ſa journée entre la méditation, la prière, l'étude et les travaux du miniſtère. Il ſe levoit regu-

liérement

lièrement à quatre heures et demie : après ſe lever, il faiſoit oraiſon, récitoit le Saint Office et étudioit juſqu'à huit heures, tems où il avoit coutume de célébrer la ſainte meſſe. Deux onces de pain et un verre d'eau faiſoit ſon déjeûner, après lequel il alloit, ou exhorter les pécheurs, ou viſiter les malades ou faire quelqu'autre œuvre de zèle. J'ai déja remarqué la frugalité de ſes repas; ce qui le ſatisfaiſoit uniquement pendant qu'il les prenoit, étoit la lecture qu'on lui faiſoit juſqu'à la fin. A peine ſorti de table, il reprenoit ſes œuvres de charité, ou donnoit quelque tems à converſer avec quelques amis vertueux ; parlant toujours le langage qu'inſpire l'eſprit de Dieu, il ſavoit toute fois aſſaiſonner de tems en tems ſes entretiens des differens traits d'hiſtoire profane ou eccléſiaſtique que lui fourniſſoit ſa mémoire, (car elle en eſt très bien meublée,) ou des bons mots innocents qui ſuggéroit à propos la gaîté de ſon caractère ; c'étoit le même qu'on avoit remarqué en lui à Paris. Une grande partie de la ſoirée étoit employée à diſtribuer les aumônes qu'il avoit recuellies dans les maiſons des riches ; elles étoient toujours accompagnées de quelques paroles de conſolation : ordinairement il s'annoncoit aux pauvres qu'il ſoulageoit, *comme un indigne inſtrument de la bonté divine* ; c'étoit par là qu'il ſe donnoit ouverture aux ſages et

pieuſes

pieuſes exhortations qu'il leur addreſſoit. De tems en tems il alloit viſiter les priſons, et leur adminiſtroit les ſacremens.

Il n'avoit rien plus à cœur que de donner une exiſtence ſtable aux deux écoles qu'il avoit formées l'année précédente. Durant ſon dernier ſéjour à Londres, il augmenta beaucoup le nombre des éleves Il lui falloit des ſecours ; mais la divine providence lui faiſoit trouver les reſſources néceſſaires dans la charité des perſonnes riches, auprès de qui il alloit plaider la cauſe des pauvres enfants qu'il voyoit abandonnés ; et pour rendre ſon œuvre durable, voici l'expédient que lui ſuggéra ſon zèle. Quelques jours avant ſon départ, il invita un certain nombre de Catholiques zélés, de ſe rendre à une maiſon de campagne qui n'étoit pas éloignée de la ville, pour y dîner tous enſemble. On n'eut pas de peines à trouver des convives. La ſociété fut compoſée tout à-fait à ſon gré. Le repas ſe fit avec la frugalité convenable à des chrétiens que la charité réunit à une même table, mais avec toute la cordialité qu'inſpire cette vertu. Comme l'innocent feſtin n'étoit qu'une préparation à une œuvre ſainte, dès qu'il fut fini, Mr Thayer fit à la compagnie une exhortation familière ſur l'importance et la néceſſité de l'inſtruction des pauvres. Elle fut ſuivie d'un autre diſcours prononcé par un enfant

fant de ſes écoles, au nom de tous ſes autres, il propoſa enſuite le plan d'un établiſſement fixe et permanent ; et pour procéder efficacement à l'exécution, on ouvrit une ſouſcription. L'eſpérance de notre miſſionnaire ne fut pas trompée, et la ſemence de la parole qu'il venoit de répandre dans l'aſſemblée, lui rapporta non-ſeulement de quoi faire ſubſiſter les deux écoles, compoſées chacune de cinquante enfans, mais encore de quoi les perfectionner et les étendre.

Je n'ai plus à vous raconter que deux ou trois événemens qui méritent d'avoir place dans cette lettre. Le premier vous fera connoître la trempe et la fermeté du génie de Mr. Thayer, comme ſon eſtime et ſon affection pour les pauvres. Un des Catholiques les plus reſpectés et les plus pieux de ſon troupeau, ſon intime ami, mourut entre ſes bras. La famille, dont la fortune étoit honnête, déſira pour lui des obſèques ſolemnelles. Mr. Thayer les refuſa ; on fit des inſtances, et on le trouva toujours dans les mêmes diſpoſitions. Les parens preſſèrent encore, et joignirent aux prières quelques marques de mécontentement ; mais jamais ils ne purent lui faire changer d'avis. Le motif de ſon refus étoit que s'il eut été poſſible de faire de pareilles obſèques pour tous les autres, il y auroit conſenti de bon cœur ; mais que

que cela ne pouvant ſe faire, vu leur extrême pauvreté ; et que d'ailleurs tous les membres de la même paroiſſe étant égaux dans l'ordre de la religion, tous par conſéquent lui étant également chers, il vouloit auſſi, dans ce qui concernoit leur ſalut et leur ame, les traiter tous également. Il prononcit donc une meſſe baſſe pour la perſonne décédée, et perſiſta dans ſon premier ſentiment, faiſant remarquer à ceux de la famille qui étoient d'avis contraire, que la vertu du Saint Sacrifice, pour le ſoulagement des morts, étoit indépendante de l'appareil et de la pompe dont ils vouloient qu'il fut accompagné.

Le ſecond trait vous fera admirer les voies de la providence et la ſingularité des moyens qu'elle prend ſouvent pour opérer la converſion des ames. Un jeune homme, je ne ſais parquel travers d'eſprit, s'étoit mis dans la tête d'inſulter le premier qu'il rencontreroit en ſon chemin et qui lui auroit l'air d'être un prêtre. Mr. Thayer fut l'homme ſur qui tomba l'aventure. L'anglais ſoupçonnant qu'il étoit prêtre, il lui adreſſe la parole, en le frappant, et lui dit entr'autres choſes : *fais pénitence de tes péchés et renonce à ta magie.* Mr. Thayer le regarde avec bonté, lui répond avec douceur, et lui demande les raiſons qu'il avoit d'en agir ainſi. Le jeune homme prend un ton plus modéré,

lui

lui dit de le ſuivre dans ſa maiſon ; celui-ci l'accompagne volontiers ; arrivé chez lui l'aventurier ſe dit diſciple d'un prophète. Son maître ne s'y trouvoit pas alors. Mr. Thayer l'engage de lui procurer une entrevue avec lui, et le quitte en diſant, *priez le de me venir voir.* Quelques moments après le prophète paroît, et l'on entre d'abord en converſation ; elle roula ſur des matières de religion. Mr. Thayer ne ſe fit point connoître pour Catholique. Un des premiers propos du prophète fut, qu'il avoit été ravi comme ſaint Paul, au troiſieme ciel. Il ajouta, que lui ſeul avoit ſur la terre le pouvoir de pardonner les pechés ; que le Saint-eſprit agiſſoit en lui d'une manière toute particulière, en lui inſpirant de Saints gémiſſemens qu'il ne faiſoit point éprouver à d'autres. Il lui en exprima pluſieurs, et conclut par demander à Mr. Thayer, s'il pouvoit faire et dire les mêmes choſes que lui. " Je vous avouerai," " lui répond Mr. Thayer," que jamais je n'ai entendu de pareils gémiſſemens ; " mais je voudrois ſavoir quel eſt votre *Credo*, et " connoître les dogmes dont vous faites profeſ- " ſion.' Pour toute réponſe, le prophete s'excuſa ſur ce que ſon ſymbole n'étoit pas encore achevé. Il ſe quittèrent en ſe promettant de ſe revoir bientôt. Mr. Thayer ne tarda pas à le prévenir. Après avoir converſé avec lui

quelque tems, lui laiſſant toujours ignorer ſa religion, il ſe déclara enfin ; et ne voyant pas dans le prétendu prophète grande oppoſition à l'entendre, il tenta, par toutes ſortes de moyens et de motifs, de lui en perſuader la vérité. Le diſciple étoit préſent, et ce fut pour lui ſeul que Mr. Thayer parla efficacement ; car il ſe rendit à la lumière que Dieu préſentoit à l'un et à l'autre, et le prophète demeura dans l'aveuglement. Ce fut notre miſſionnaire qui dès-lors fut maître du jeune homme, et il entreprit de l'inſtruire à fond de la foi Catholique. Le cœur étoit rendu et parfaitement ſoumis, il fallut peu de tems pour achever en lui l'œuvre de la grace, et le rendre capable d'abjurer. Quand Mr. Thayer eut bien inſtruit ſon néophyte, il retourna chez ſon premier maître; et après lui avoir expoſé les différens points de la foi Catholique, il lui demanda ce qu'il en penſoit. Choſe bien remarquable : le prophète loin de conteſter, et de le contredire, le confirme dans les ſentimens dont il venoit d'entendre l'expoſé, juſqu'a lui fournir de ſolides argumens en faveur des dogmes de l'égliſe romaine. Il inſiſta en particulier ſur ce que notre ſeigneur avoit laiſſé à l'Egliſe le pouvoir de remettre les péchés, ſoutenant qu'après lui, c'étoit à elle qu'il falloit s'adreſſer pour l'obtenir ; car il ſe diſoit audeſſus de tout, et ſe regardoit comme

comme revêtu de la puiſſance principale. ...r cette fois, ce nouveau Balaam prophé... ſi bien, que ſon ancien diſciple qui ne voulut plus l'être que de MR. THAYER, s'attacha uniquement à celui-ci, et fit ſa profeſſion de la foi Catholique entre ſes mains, le 24 Octobre, 1786. Ce fut une des dernières converſions dont MR. THAYER a été l'inſtrument avant de quitter Londres : peut-être que s'il y fut reſté un ou deux mois de plus, il en auroit achevé une autre, qu'il n'a eu que le tems d'ebaucher, voici le fait.

Tout prêtre Catholique qu'étoit MR. THAYER, pluſieurs miniſtres le voyoient ſouvent ; ils s'entretenoient toujours avec lui ſur les matières de la foi dans un eſprit de modération et de paix, par ce qu'il ſavoit les gagner par ſa douceur, et s'en faire preſque des amis. Entre ceux dont on lui parla, il s'en trouva un nommé Wincheiter, né comme lui en Amérique, et qu'on lui donnoit pour un homme de beaucoup d'eſprit. Il avoit été élevé et inſtruit par un autre miniſtre Américain, dont la doctrine eſt, que Dieu, quelque tems après la fin du monde, ſauvera les ames de l'enfer. Le diſciple enchériſſoit ſur ſon maître, et prétendoit que les démons eux-mêmes verroient auſſi la fin de leur tourmens. Comme MR. THAYER connoiſſoit en Amérique pluſieurs parens de ce miniſtre

niſtre, il alla le voir en qualité de compatriote ; et après les compliments ordinaires, il lui témoigna le déſir qu'il avoit de l'entendre raiſonner ſur l'opinion qu'il enſeignoit, touchant les ames condamnées au ſupplice de l'enfer. Un des plus forts arguments du miniſtre fut l'autorité du grand Origène, (c'étoit ſon expreſſion,) qui l'avoit ſoutenue dans le ſecond ſiècle. Cette doctrine, obſerva-t il, a été longtems obſcurcie ; et depuis l'époque fatale de la nuit papiſtique, elle eſt demeurée comme enſevelie dans les plus épaiſſes ténèbres ; mais la nouvelle réforme a commencé enfin de la faire reluire, et peu-à-peu vous la verrez reprendre ſon premier éclat MR. THAYER, laiſſant toujours ignorer qu'il étoit Catholique, après l'avoir laiſſé parler, ſans témoigner ni mécontentement, ni ſurpriſe, par là à ſon tour, et diſcuta la matière avec beaucoup de tranquilité ; car d'après l'expérience que j'en ai fait pendant les quatre années que j'ai vécu avec lui, je dois remarquer en paſſant que perſonne n'eſt plus maître de ſoi-même, lorſqu'il s'agit de traiter quelque point de controverſe, et qu'il eſt difficile de ſe mieux poſſeder que lui dans toute eſpèce de diſcuſſion. Le miniſtre l'écouta avec intérêt, et dans le plus grand calme : loin de marquer du mépris pour les raiſonnemens qu'il venoit

venoit d'entendre, il parut eſtimer le controverſiſte qui venoit de conférer avec lui; et quoiqu'il eut avancé ſon ſentiment avec un grand air de confiance, il n'en eut pas aſſez pour entreprendre de réfuter Mr Thayer. L'entretien ſe termina donc par une promeſſe de ſe revoir. Les viſites furent fréquentes, et Wincheiter témoignoit toujours beaucoup d'amitié à notre miſſionnaire, dont il ne paroiſſoit pas ſoupçonner la Religion. Chaque fois c'étoit de nouvelles déclamations contre les papiſtes. Le préjugé alla juſqu'à lui faire dire que jamais il n'auroit le courage d'habiter, et ne pourroit pas même dormir dans une maiſon habitée par des Catholiques. "Pour moi," lui repartit alors Mr. Thayer, toujours avec la "même douceur, je ne vous diſſimulerai point "que je n'en ai pas une opinion tout-a-fait déſ- "avantageuſe. J'en ai fréquenté beaucoup, j'ai "lu beaucoup de leurs auteurs. Je m'attendois à "trouver chez eux, mille abſurdités; leur doc- "trine, au contraire, m'a paru fort raiſonnable." Le miniſtre allégua tout ce qu'il lui put venir à l'eſprit de plus favorable à la ſienne, prit avec chaleur la défence de la réforme, et n'épargna pas les injures contre l'Egliſe romaine. Après lui avoir donné tout le tems de s'expliquer, Mr. Thayer ne voulut pas garder plus longtems le ſilence ſur ſa foi, et lui dit en ſouriant;

eh

eh bien ! c'eſt à un prêtre Catholique que vous parlez. Le miniſtre frappé et preſque déconcerté à cette parole, n'oſe plus ouvrir la bouche. Ce qui lui fit tout-à-coup la plus vive impreſſion, ce fut le contraſte de ce torrent d'injures qui étoit ſorti de ſa bouche contre les papes et les papiſtes, avec la douceur inaltérable qu'avoit montré ſon adverſaire toutes les fois qu'ils avoient conféré enſemble. Cette conſidération l'ébranla plus elle ſeule que tous les argumens ; et du moment qu'il la fit, ce ne fut plus le même homme. Mr. Thayer ſut profiterde la bonne diſpoſition où il le laiſſa; il lui procura et lui mit lui-même entre les mains, beaucoup d'excellens livres où il pût étudier et reconnoître par ſes propres yeux la véritable doctrine dont les Catholiques font profeſſion. Entre ces différens ouvrages, celui qui l'a touché le plus, c'eſt la lecture des vies des ſaints. Lorſque Mr. Thayer lui dit adieu, il lui avoua que depuis qu'il l'avoit commencée, il croyoit aux miracles qui ſont rapportés, ajoutant qu'il ne pouvoit ſe défendre d'un grand ſentiment de reſpect pour la Religion Catholique. Il en a déja donné une preuve éclatante. Peu de jours avant ſon départ, Mr. Thayer lui propoſa d'aller aſſiſter à une confirmation. Il s'y rendit avec lui, accompagné de ſa femme ; et après la cérémonie, il ſe jetta aux pieds de l'Evêque Catholique

Catholique qui venoit de la faire, en lui demandant sa bénédiction.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de l'adieu que fit Mr. Thayer à son cher troupeau de Londres, lorsqu'il eut reçu d'Amérique la lettre qu'il attendoit depuis si long-tems. Le lieu ordinaire de l'assemblée, qui étoit toujours rempli autant de fois qu'il parloit, ne put contenir la moitié de ceux qui vinrent entendre son dernier discours. Il avoit autant d'auditeurs au dehors qu'au-dedans.

Il eut à peine ouvert la bouche pour leur annoncer la nécessité où il étoit de prendre congé d'eux, et leur témoigner la douleur que lui causoit cette séparation, que tous fondirent en larmes. Il leur rapporta en peu de mots les leçons les plus importantes qu'il leur avoit données pendant sa mission, et insista particulièrement sur les desseins de la miséricorde divine, dans l'ouvrage de sa propre conversion. " Qui sait, leur dit-il en substance, si ce n'est pas pour votre salut que la bonté divine a daigné m'éclairer, et que la main du Seigneur m'a conduit au milieu de vous ? Peut être la providence ne m'a-t-elle daigné retirer de l'erreur que pour m'ordonner de venir porter ici le flambeau de la foi à plusieurs ; travailler à vaincre l'endurcissement de quelques-un, ranimer la piété toute languissante des autres.

Peut-

Peut être les instructions que je vous ai faites, sont elles le dernier rayon de grace que le ciel vous a réservé ; et qu'il sera terrible le compte que Jesus-Christ vous en demandera au dernier jour ! car nous paroîtrons, vous et moi, au tribunal de ce grand Juge ; moi, pour répondre de l'usage que j'ai fait de la grace du Saint ministère, en vous enseignant, en vous exhortant en son nom ; et vous, pour répondre sur les fruits que vous en aurez retirés, &c."

Il termina sa prédication, en leur recommandant, avec beaucoup d'instance et de zéle, l'invocation des saints, la prière pour leurs frères et sœurs défunts, une tendre piété pour les SS. anges (1), et une fervente dévotion à la mère de Dieu. Ce dernier discours fit beaucoup de fruit. On marquoit le plus grand empressement

(1) " Une des dévotions les plus solides et les plus raisonnables," écrivoit à quelqu'un MR. THAYER, "est celle qu'on a pour les saints anges, puisqu'elle a pour fondement les bienfaits sans nombre que nous en recevons. Mais elle doit être bien tendre, sur-tout envers nos Anges Gardiens, à qui nous sommes redevables d'une infinité de graces temporelles et spirituelles. Je me reproche beaucoup d'avoir si souvent manqué de respect à mon Ange Gardien, et je suis bien résolu d'éviter avec le plus grand soin, à l'avenir, tout ce qui pourroit lui déplaire. Après la dévotion à Jesus et à Marie, c'est celle-ci que je tâche le plus d'inspirer, particuliérement aux jeunes gens, comme un excellent préservatif contre le péché, et un des plus sûrs moyens d'avancer dans la vertu."

ment à le voir encore une fois, à lui demander ſa bénédiction, à ſe confeſſer à lui. Pluſieurs auroient voulu le retenir encore, et venoient lui demander quelques jours de délai pour ſe mettre entre ſes mains et exécuter enfin le projet de converſion qu'ils formoient bien ſincèrement. C'étoit un ſpectacle qui retraçoit celui des fidèles de Milet et d'Ephèſe, ſe jettant au cou de ſaint Paul, et l'embraſſant les larmes aux yeux, lorſqu'il les quitta pour ſe rendre à Jéruſalem. *Magnus fletus factus eſt omnium, et procumbentes ſuper collum ejus deoſculabantur eum,*(1.)Mais Dieu appelloit ſon miniſtre dans une autre terre : et quoiqu'il lui en coûtât infiniment pour s'arracher à ſes néophites et à tous ceux de ſon cher troupeau qu'il chériſſoit, comme une mère chérit ſes enfants, il leur dit le dernier adieu. Jamais ſéparation ne fut plus pénible de part et d'autre. Il ne s'en conſola que dans la confiance où il étoit que le digne ouvrier au zèle de qui Dieu les abandonnoit, leur donneroit tous ſes ſoins.

Comme l'équipage d'un miſſionnaire eſt toujours prêt, l'empreſſement qu'avoit MR. THAYER de courir à ſa nouvelle miſſion l'eût bientôt conduit dans le vaiſſeau qui devoit le ramener en France. Il partit de Londres le 14 Sep-

(1) Act 20, 37.

tembre. Dans ſon premier voyage d'Angleterre du Port de mer où il avoit débarqué en France, il ne s'étoit pas rendu à Paris par la voie la plus courte ; il avoit cherché, au contraire, toutes les occaſions que pouvoient lui offrir une route détournée, de ſatisfaire, ou ſa dévotion en faiſant quelques pélérinages, ou ſon zèle, en viſitant quelques monaſtères pour y porter quelques paroles d'édification ; mais pour cette fois, rien ne le retarda ; et je fus fort ſurpris de le voir arriver avant même qu'il eût pu me donner avis de ſon retour.

Ce fut le 18 Juin, 1789. Dès le lendemain il prit ſes méſures pour aller au plutôt s'embarquer à Nantes, où l'on équipoit pluſieurs bâtimens, ſoit pour Boſton, ſoit pour quelques autres villes des Etats Unis. Il ſe mit en route le 8 Juillet ſuivant, et y arriva peu de jours après. C'eſt au ſéminaire qu'il y a attendu le moment de s'embarquer. Il avoit pris le chemin d'Orleans et de Tours, pour avoir la conſolation de viſiter le tombeau de S. Martin, et de recommander ſa miſſion à ce Taumaturge des Gaules. Toutes les perſonnes pieuſes de ces deux villes qui en avoient entendu parler, ſe ſont empreſſées de le voir et de s'entretenir avec lui. Pluſieurs même ont contribué généreuſement aux frais de ſa miſſion, en lui fourniſſant des ornemens, des vaſes ſacrés, &c. Il a trouvé le même

même zèle à Nantes, et perſonne n'en a plus témoigné que Mr. l'Evêque de cette ville. Par-tout où il paſſoit on ne pouvoit conſidérer, ſans émotion, le changement qu'avoit opéré la grace dans ce vertueux miſſionnaire, et la confiance avec laquelle on le voyoit partir ſeul pour un pays tout habité par des Proteſtans, plus joyeux qu'un homme qui va prendre poſſeſſion d'un riche héritage. N'eſt ce pas ici le lieu de lui appliquer à la lettre ces paroles qui ont été dites autrefois de l'Apôtre des Gentils, et qu'il rapporte lui-même dans ſon épître aux Galates. " Après avoir blaſphémé contre la ſainte E
" gliſe, le voilà qui annonce hautement la foi
" qu'il combattoit, et qui va publier la vérité
" où il avoit appris et enſeigne l'erreur :" *Qui perſequebatur nos nunc evangelizat fidem quam aliquandò expugnabat*, (1)

Depuis l'époque de ſon départ, j'ai reçu de lui deux lettres. Voici la première en ſubſtance, datée de 12 Février dernier. " Me voici enfin arrivé à Baltimore, après onze ſemaines de navigation. La traverſée a été fort pénible. Nous avons eu des vents affreux et eſſayé les plus terribles tempêtes. Au vingtieme jour, nous étions encore dans la baie de Biſcaye. Je n'ai preſque pas éprouvé le mal de mer. A trois jours

(1) Gal. 1. 23.

jours près, que le mouvement du vaiſſeau étoit trop violent, Dieu m'a fait la grace de n'en pas laiſſer paſſer un ſeul ſans célébrer la ſainte mêſſe; ce qui m'a conſolé beaucoup des longueurs et des difficultés du voyage. J'ai été, on ne peut plus ſatisfait du capitaine et du lieutenant. Je n'ai pas entendu ſortir une ſeule parole licencieuſe de leur bouche. Nous nous ſommes entretenus ſouvent de la Religion. Ils étoient Proteſtants. Le premier n'eſt pas décidé, comme le ſecond, à embraſſer la nôtre; mais il penſe très ſérieuſement au parti qu'il doit prendre. Pour les matelots, ils m'ont écouté; C'eſt tout ce que j'en ai pu obtenir: ce ſont des hommes trop livrés à leurs ſens, pour goûter les maximes de l'Evangile. Je vais partir avec Mr. Caroll, élu Evêque des nouveaux états, qui réſide à Baltimore, pour me rendre à Philadelphie, d'où j'irai au plus-tôt à Boſton; de là, je vous informerai, dans ſon tems, de ce qui pourra le plus vous intéreſſer."

La ſeconde lettre, datée de Boſton, le 17 Juillet, m'eſt parvenue à la fin de Septembre. Je me bornerai à vous en tranſcrire les traits les plus remarquable. "Je ſuis arrivé m'écrit-il, à Boſton, le 4 Janvier. J'y ai été reçu par-tout de la manière la plus flatteuſe. Ma famille m'a témoigné la plus grande joie de mon retour. Le gouverneur de la ville; dont j'ai été autrefois aumônier,

aumônier, m'a promis de faire tout ce qui dépendroit de lui, pour seconder mes vues, et favoriser l'œuvre qui m'avoit appelé à Boston. Je n'ai reçu que des honnêtetés de tous les ministres de la ville : plusieurs m'ont visité, et ils l'ont fait avec un ton de cordialité auquel je ne devois pas m'attendre. Les officiers de la douane ont porté la politesse à mon égard, jusqu'à ne vouloir rien prendre pour les caisses, quoique grandes et en assez grand nombre, que j'ai fait venir de France et d'Angleterre ; parcequ'ils ont considéré tout ce qu'elles renfermoient comme choses destinées à des usages sacrés.

Dés le premier Dimanche après mon arrivée, j'ai prêché la parole de Dieu. On est venu en foule pour m'entendre. On est fort curieux de savoir qu'elle est notre croyance. La tolérance entière accordée ici à toutes les sectes, m'a donné toute liberté de la faire connoître ; mais je n'ai pu satisfaire longtems la curiosité et l'empressement du peuple de Boston. Il n'y avoit pas quinze jours que je demeurois dans cette ville, et il plut à Dieu de m'envoyer une maladie qui me retint au lit durant plus d'un mois. C'étoit un rhumatisme dont les douleurs étoient fort égues. Le mal me parut si grave un jour, que je crus devoir demander le saint viatique à un prêtre français avec qui je travaille ici à l'œuvre du Seigneur et de son

église

égliſe. Je ne tardai pas à me rétablir; et dès que j'en eus la force, j'uſai de la permiſſion qui m'avoit été accordée de dire la meſſe dans ma chambre. Dès que ma ſanté me l'a permis, j'ai repris mes fonctions, prêchant, confeſſant, et viſitant le peu de brebis qui compoſent notre troupeau naiſſant. C'eſt toujours le même empreſſement à venir m'entendre de la part des Proteſtans ; mais le grand nombre s'en tient là. L'indifférence et la philoſophie qui regnent, ici autant que par tout ailleurs, ſont un obſtacle au fruit de la prédication, qu'il eſt bien difficile de détruire ; obſtacle toutefois qui ne me décourage point. J'ai eu la joie de recevoir quelque abjurations ; et nos chers néophytes me rempliſſent de conſolation par la ſainteté de leur vie. Environ une centaine de catholiques français, irlandois et américains, voilà de quoi eſt formée juſqu'à préſent notre égliſe : j'en vois à peu-près une douzaine entendre la meſſe tous les jours. J'inſtruis quelques Proteſtans, que j'eſpère rendre à notre mère commune. Si Dieu daigne multiplier ici le nombre de ſes enfans j'aurai le ſoin de vous en informer. Je recommande inſtamment notre miſſion à vos prières. Il faut des ouvriers pour la culture du vaſte champ qui ſe trouve abandonné depuis ſi long-tems dans les Etats Unis. Exhortez MM. vos ſéminariſtes

à

à venir y exercer leur zèle, et inſpirez-leur la généreuſe ambition de conquérir à notre Seigneur les ames qni vivent éloignées de ſon royaume".

C'eſt ici Monſieur, que je terminerai l'hiſtoire de Mr. Thayer, juſqu'à ce qu'il ſe préſente de nouveaux événemens propres à intéreſſer votre piété et celles des ames ſaintement confédérees, pour demander au Seigneur l'heureux ſuccès de ſes travaux.

J'ai l'honneur d'être, &c.